

LES MOTS DE CAMILLE

MON GRAND FRÈRE ET MOI – RYŌTA NAKANO

La mort arrive d'abord comme une absence. Puis elle ouvre un espace.

Dans *Mon grand frère et moi*, un homme disparaît. Entre lui et sa sœur Riko, rien n'a jamais été tout à fait simple, comme si le lien avait toujours tenu de travers. Et c'est après son départ que quelque chose recommence autrement.

Il laisse derrière lui des papiers en désordre, des traces de vie restées en suspens, quelques souvenirs embarrassants... et un fils dont il faut apprendre à faire connaissance. Avec son ex-belle-sœur, Riko traverse ce qui reste, entre hésitation, rires à peine retenus et confidences inattendues.

Peu à peu, au milieu de ce désordre discret, le frère se redessine autrement. Riko avance parmi ce qu'il reste de lui : des souvenirs flous, des récits qui se contredisent, des objets encore habités par une présence discrète. Rien ne se fixe vraiment. Tout se déplace d'une version à l'autre, comme si le frère ne pouvait exister qu'en éclats.

Par moments, sa personnalité affleure aussi à travers de petites touches plus légères : des anecdotes, des maladresses, des souvenirs qui font sourire sans insister. Comme si, même après coup, il continuait à déjouer les attentes. Ces éclats ne contredisent rien ; ils rendent cette présence plus vivante, plus proche.

Le film traverse aussi les gestes du rite funéraire, avec une grande retenue. Sans insister, il laisse affleurer ce moment où la perte devient réelle, tangible, presque difficile à soutenir. L'absence change alors de nature : elle n'est plus seulement pensée, elle est éprouvée. Et pourtant, il continue d'être là, autrement. Dans les silences qui s'étirent, dans les phrases qui se suspendent, dans les regards qui le retiennent encore un instant. Son absence ne creuse pas un vide : elle se diffuse doucement, jusqu'à devenir une présence fragile, presque intime.

La mise en scène reste fidèle à cette douceur. Elle s'attarde sur les gestes simples, sur les instants suspendus, sur ce qui ne se dit qu'à demi-mot. Rien n'est forcé, tout semble rester à sa place. Les liens familiaux apparaissent alors dans leur vérité la plus fine : on peut aimer profondément quelqu'un et ne jamais totalement le rejoindre. Même les plus proches portent une part qui échappe.

Peu à peu, quelque chose se relâche. Le besoin de comprendre s'efface. Il reste une forme d'apaisement, discret : accepter de ne pas savoir, et malgré cela continuer à aimer.

Le deuil devient alors un mouvement discret du cœur : apprendre à vivre avec une absence sans la combler, et sentir qu'un lien peut continuer d'exister autrement, dans une présence qui ne dit plus son nom.